

LILLE, ONL : LOCKING FOR BEETHOVEN, nouveau Ballet de Farid Berki

LILLE, ONLILLE, les 28 et 29 fév 2020. LOCKING FOR BEETHOVEN (danse). Création de Farid Berki. Très impliqué sur la scène des métissages (sociaux autant qu'artistiques), Farid Berki cultive et stimule la curiosité vers les autres, le partage, l'enrichissement commun. En somme, l'humanité ne peut avancer que multiple et plurielle. Ses spectacles se nourrissent des téléscopages, nés au carrefour des cultures et des disciplines... l'équation hip hop et Stravinsky (Stravinsky remix, 2015) illustre une approche décomplexée et généreuse dont le travail profite aujourd'hui à la nouvelle création chorégraphique dédiée aux musiques de **Beethoven**, « *Locking for Beethoven* », nouvelle production qui s'inscrit parmi les célébrations des 250 ans de la naissance du compositeur né à Bonn.



Entre danse et musique, hip hop et romantisme...

Métissages Beethovéniens

Farid Berki lance le débat de l'appartenance à l'Europe, interroge la notion de racines communes et du partage collectif à travers l'hymne à la joie, chant final de la 9^e symphonie et qui est aussi l'hymne européen. Le chorégraphe décroïsonne les genres et les disciplines, fusionne, entrechoque et produit... Ici la légèreté, propice à l'éclosion du poétique s'incarne par la présence d'une circassienne (selon un principe déjà vu dans *Soul dragon*, présenté à l'Opéra de Shanghai en 2004). Pour Beethoven, en complicité avec **les musiciens de l'Orchestre National de Lille ONLILLE**, et aussi le compositeur Antoine Hervé qui arrange la matériau beethovénien originel, Farid Berki explore toujours les champs expressifs nés du croisement de la danse et de la musique : ici une bande propre et cohérente transcrite à partir de la grande Fugue opus 133, la Sonate au clair de lune, le 2^e mouvement de la 7^e symphonie, l'Ode à la joie de la 9^e, des extraits des Quatuors à cordes n°11, 13, 14... le flux musical pour quatuor ou orchestre, qui en découle, écarte toute notion d'assemblage ou de « zapping » ; chez le furieux autant que révolutionnaire Beethoven, l'énergie de la danse qui en découle est tellurique, voire « explosive », produisant autant de variations scénographiées et incarnées, en fusion avec le rythme musical, ou détaché de lui comme un contrepoint et un commentaire. Soit un spectacle de danse avec 6 danseurs et 1 circassienne... porté par la compagnie de danse fondé en 1994 par Farid Berki, « **Melting Spot** ».

LOCKING FOR BEETHOVEN
LILLE, Auditorium Nouveau Siècle
Vendredi 28 février 2020, 14h30

Samedi 29 février 2020, 16h

Informations
Réservations

RÉSERVEZ VOS PLACES

directement sur le site de l'ONLILLE
Orchestre National de Lille

https://www.onlille.com/saison_19-20/concert/locking-for-beethoven/

Concert repris à
Valenciennes, le 19 mai 2020

Direction : Léo Margue / Orchestre National de Lille /
Compagnie Melting Spot / Chorégraphie : Farid Berki /
Piano : Antoine Hervé / Dj Malik Berki / Six danseurs;
Une circassienne

Après Stravinski Remix en 2015 – ballet hip-hop sur l'Oiseau de feu de Stravinski sous la baguette d'Alexandre Bloch, et Kaleidoscope sur les musiques d'Haydn et Mozart en 2017, l'Orchestre National de Lille, le chef Léo Margue, la compagnie Melting Spot et le chorégraphe Farid Berki renouent pour créer Locking for Beethoven l'année du 250ème anniversaire du compositeur

**QUATUOR MANFRED : BERLIN
Paradise**

PARIS, Mer 26 fév 2020 : QUATUOR MANFRED,

« **Berlin Paradise** ». Porté par les membres du **Quatuor MANFRED**, jamais en reste d'un risque nouveau, « Berlin Paradise » est un voyage musical à Berlin pendant les années folles, convoquant le tourbillon artistique et utopique dont l'issue irrépessible sera l'auto destruction et la folie hitlérienne. Des espoirs portés par une insouciance collective y sont avortés et accouchent de la fin de la civilisation. C'est ainsi

**BERLIN
PARADISE**



que le meilleur de l'humanité peut si l'on n'y prend pas garde, préluder au pire... Imaginé par le Quatuor Manfred et la chanteuse **Marion Rampal**, avec le saxophoniste **Thomas Savy**, le programme interroge le répertoire berlinois des années 20 aux années 40, de Kurt Weill à Hollaender ; y paraissent des légendes iconiques désormais, allégorie d'un art de vivre aussi impertinent que fragile, Marlene Dietrich et Lotte Lenya.

Tout commence dans le Berlin mythique de la république de Weimar qui aura duré 15 ans (1918 – 1933). La jeunesse s'émancipe contre l'ordre moral bourgeois : « les jeunes filles coupent leurs cheveux à la garçonne, l'androgynie devient un critère de mode, l'homosexualité est reconnue et défendue, les utopies politiques s'affirment. Les artistes survoltés s'empressent de casser les codes, quittent le chemin tracé du classicisme, investissent les cabarets, partent à la découverte du jazz, se jettent avec frénésie sur le cinéma, exaltent la liberté de pensée... ».

Mais ce nouveau monde, telle une chimère s'écroule sous le coup de la crise financière (krach de 1929) et de la grande dépression de 1930 qui s'en suit ; Berlin, trop frêle rempart artistique et culturel contre l'inexorable montée du nazisme, n'est-il qu'un leurre ?... « Comment résister ? Pourquoi devoir

cesser de croire à la possibilité du bonheur ? » / Nouveauté discographique du Quatuor MANFRED : Bye Bye Berlin! Marion Rampal & Quatuor Manfred (Harmonia Mundi)

QUATUOR MANFRED

PARIS, Bal Blomet

26 février 2020, 20h30

RÉSERVEZ

Jazz & Music Hall

<http://www.balblomet.fr/events/berlinparadise/>

[Marion RAMPAL \(chant\)](#)

[Thomas SAVY \(saxophone\)](#)

CD, critique. Enrique Granados: Goyescas, Jean-Philippe Collard, piano, (1 CD la Dolce Volta 2019)

CD, critique. Enrique Granados: Goyescas, Jean-Philippe Collard, piano, (1 CD la Dolce Volta 2019) –

Le pianiste Jean-Philippe Collard a fêté en ce début d'année, ses retrouvailles avec le public français, par son retour sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, qui lui a valu en janvier une belle ovation (au programme: Chopin: 24 Préludes opus 28, Fauré: Ballade opus 19, et extraits des Goyescas de Granados), en même temps que par la parution de son livre de souvenirs et de réflexions:



« Chemins de musique » (éditions Alma, Paris 2020), et celle de son dernier disque consacré aux Goyescas d'Enrique Granados (édité par le label La Dolce Volta). Au fil de sa grande carrière, ses chemins l'avaient conduit à enregistrer Chopin, Fauré, Schumann, d'autres encore, et récemment Rachmaninoff et Mussorgsky. On ne l'attendait pas chez Granados. Avec le compositeur catalan, voici qu'il nous surprend et nous subjugue.

des GOYESCAS sublimées

Les Goyescas n'appartiennent pas au folklore ibérique, ni à son imagerie. Si elles sont irriguées en profondeur de la sève espagnole, elles ne le sont pas au même titre que l'œuvre d'Albeniz, dont la suite Ibéria en est le plus explicite témoignage. L'esprit espagnol transparait ici et là, dans un rythme, une tournure, l'évocation d'une guitare, mais aussi dans la volatilité d'un parfum, les chaudes couleurs des sons... Le peintre Goya, l'inspirateur, n'a donné que l'argument, étincelle de l'imagination du musicien. Cette suite en deux livres repose sur une histoire, aux contours esquissés à grands traits, dont on ne sait rien des personnages, hormis qu'ils sont « *Los Majos enamorados* », sous-titre de l'œuvre. De l'ivresse amoureuse au drame et à la fantasmagorie, ces pages de Granados sont tissées de passions exacerbées, de rêves, d'espoirs et de désespoirs, de tendresse et de mélancolie, de douceur et de douleur sublimées. **Jean-Philippe Collard** donne à leurs six épisodes une imprégnation particulière, alliant lyrisme puissant, climat romantique, à la luxuriance des timbres. **Los Requebros** (les compliments) éblouit par son exubérance sonore extraordinaire: richesse des broderies qui s'entrelacent amoureusement, ourlées d'une transparente fluidité, féérie de couleurs éclatantes. Le musicien s'y prélasse au début, imprimant un sensuel balancement telle une barcarolle, puis donne des ailes aux élans lyriques dans un chant généreux et passionné. **Coloquio**

en la reja (dialogue derrière la grille) commence dans la pénombre et la confidence, s'enflamme et se pare de noblesse jusque dans ses effusions. **El Fandango de candil** (le fandango à la chandelle) frappe par son ton affirmé et son élégance: un feu intérieur puissant couve sous sa tenue impeccable, la netteté de ses rythmes et de ses timbres, et quelle justesse dans l'accentuation! Le lyrisme mélancolique de **Quejas o la maja y el ruiseñor** (plaintes, ou la jeune fille et le rossignol) incite à l'abandon et à la rêverie par son allure improvisée, mais jamais décousue. C'est bien la difficulté de cette fameuse pièce, dont l'interprète trouve ici la juste respiration, sans verser dans un relâchement excessif. Au fil de la progression dramatique, J.P. Collard donne toute l'ampleur de son inspiration: la noirceur et la cruauté de **El amor y la muerte** (l'amour et la mort) prennent sous ses doigts une dimension tragique bouleversante, dans l'entrechoc des sentiments, dans l'opposition des thèmes et des registres, les longues lignes de chant si poignantes, le lourd glas et l'expiration finale. **La Serenata del espectro** (la sérénade du spectre) a tout d'une danse grotesque, qui tourne en boucle, dérisoire et fantomatique. Le pianiste joue à l'envi de l'écartèlement et de la raideur de ses accords à vide, soulignant leurs intervalles disgracieux, gratte rageusement les cordes d'une guitare, sur la réminiscence d'un dies irae installe une atmosphère surnaturelle dans le mirage des aigus, étire dans une somptueuse longueur du son une dernière ligne de chant. Quelle évocation!

Aux côtés de la version historique d'Alicia de Larrocha, de celle plus récente et raffinée de Luis Fernando Pérez, pour ne citer que ces deux exemples, l'enregistrement de Jean-Philippe Collard s'impose aujourd'hui comme une nouvelle référence. D'une architecture parfaitement édifiée, sa version nous entraîne dans un univers de sensualité, de couleurs, d'éclairages, d'élans chavirants auquel nul ne saurait résister.

CD, critique. Enrique Granados: Goyescas, Jean-Philippe Collard, piano, (1 CD la Dolce Volta 2019)

COMPTE-RENDU, critique opéra. PARIS, TCE, le 17 fev 2020. R. Strauss : La Femme sans ombre. M. Volle, Y Nézet- Séguin / v. de concert

COMPTE-RENDU, critique opéra.
PARIS, TCE, le 17 fev 2020. R.
Strauss : La Femme sans ombre.
Yannick Nézet-Séguin / v. de
concert. Le tout-Paris lyrique
semble s'être donné rendez-vous
au Théâtre des Champs-Élysées
pour l'un des concerts les plus
attendus de la saison, la
saisissante Femme sans ombre
(1919) de Richard Strauss. Dès
les premières mesures de cet ouvrage hors normes (voir notre



présentation

:

<http://www.classiquenews.com/yannick-nezet-seguin-dirige-la-femme-sans-ombre-de-r-strauss/>)

et rarissime en France, l'ensemble pléthorique des forces réunies gronde et impose la concentration : l'assistance venue en nombre semble écouter comme un seul homme le récit symbolique et initiatique de cette femme en quête d'humanité, sur fond d'éclat orchestral digne du Strauss de la Symphonie alpestre contemporaine (1915). Si le livret n'évite pas un certain statisme, expliquant le recours à une version de concert (comme à Verbier l'an passé

<https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-verbier-le-22-juil-2019-strauss-die-frau-ohne-schatten-la-femme-sans-ombre-siegel-gergiev/>), le souffle straussien emporte tout sur son passage, en mêlant avec virtuosité toutes les ressources orchestrales à sa disposition.

Avec une présence aussi prépondérante de l'orchestre, on comprend pourquoi les plus grands chefs du passé ont pu s'intéresser à ce chef d'oeuvre (Karajan, Böhm, Solti ou Sinopoli : voir notre présentation de la discographie incontournable

<https://www.classiquenews.com/richard-strauss-la-femme-sans-ombre-1919-herbert-von-karajan-1964-3-cd-deutsche-grammophon/>),

avant **Yannick Nézet-Séguin** aujourd'hui. Le grand chef québécois livre ici une lecture très personnelle, qui en déroute manifestement plus d'un à l'entracte, au vue des commentaires entendus : l'architecture globale et la robustesse allemande sont ici lissées au profit d'un geste plus souple et aérien, un rien séquentiel – le tout en des tempi très vifs dans les verticalités. Les passages plus lents montrent davantage d'attention à la respiration, notamment la construction admirablement étagée des crescendos, même si l'on pourra être déçu par le peu de relief des alliages de timbres morbides, proches de la manière du Schreker du Son lointain (1910). Comme souvent avec Nézet-Séguin, on a là une lecture d'une grande classe, au service du moindre détail – le tout

bien servi par un **Orchestre philharmonique de Rotterdam** entièrement acquis à sa cause, lui qui en a été le directeur musical de 2008 à 2018. On note toutefois quelques faiblesses pour cette formation, au niveau des bois (d'un bon niveau, sans approcher l'excellence du Concertgebouw d'Amsterdam) ou des premiers violons (étonnant ratage dans les frémissements pianissimi à la limite de la tonalité au III). Le chef québécois parvient toutefois à tirer le meilleur de cette phalange d'une parfaite cohésion en dehors des quelques réserves exprimées, par ailleurs bien servie par un chœur de premier ordre, très précis dans la diction.

Sous la baguette de Nézet-Séguin l'immense Barak de Michael Volle...

Si l'ouvrage est aussi rare dans nos contrées, c'est qu'il nécessite une distribution à même de se confronter aux forces orchestrales de plus en plus déchainées au fil de la soirée : le Théâtre des Champs-Élysées relève le défi haut la main, malgré la prestation très inégale de **Michaela Schuster**. La mezzo bavaroise compense ses faiblesses techniques, notamment un medium peu nourri, par des couleurs mordantes et surtout des qualités théâtrales en phase avec son rôle de Nourrice intrigante. Si l'on peut regretter que certains aigus soient arrachés au forceps, la sincérité et l'investissement de cette chanteuse lui permettent de compenser ses défaillances vocales. Rien de tel pour la convaincante **Elza van den Heever**, vivement applaudie pour sa solidité de la ligne sur toute la tessiture et sa projection puissante – même si les piani font entendre un timbre plus métallique, du fait d'une émission serrée. On peut faire le même reproche à l'Empereur de **Stephen**

Gould, qui manque de chair, mais d'une dignité sans faille dans ses phrasés. Le grand seigneur de la soirée reste toutefois **l'immense Barak de Michael Volle**, à qui Nézet-Séguin réserve une accolade des plus chaleureuses en fin de représentation : l'art des phrasés, où chaque mot est poli au service du verbe, n'a d'égal que la justesse des moyens, toujours parfaitement en place, y compris dans les passages les plus ardues au III. C'est précisément dans ce dernier acte que **Lise Lindstrom** montre quelques signes de fatigue, notamment quelques stridences dans l'aigu. C'est d'autant plus excusable que sa prestation avait jusque-là tutoyée les sommets d'une insolente aisance, mêlant subtilement rondeur d'émission et intensité dans l'incarnation. Une grande soirée, accueillie par les applaudissements enthousiastes du public parisien, toujours aussi expressif dans la manifestation de son contentement, y compris lors du rappel à l'ordre de l'un des spectateurs à l'encontre de celui qui avait osé manifester son plaisir un peu tôt, à peine les dernières mesures achevées au I !

COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 17 février 2020. Richard Strauss : La Femme sans ombre. Stephen Gould (L'Empereur), Elza van den Heever (L'Impératrice), Michaela Schuster (La Nourrice), Michael Volle (Barak), Lise Lindstrom (La teinturière), Michael Wilmering (Le borgne), Nathan Berg (Le manchot), Andreas Conrad (Le bossu), Thomas Oliemans (Le messager des esprits), Bror Magnus Tødenes (La vision d'un jeune homme), Katrien Baerts (La voix du faucon), Rotterdam Symphony Chorus, Maîtrise de Radio France, Sofi

Jeannin (chef de chœur), Rotterdams Philharmonisch Orkest, Yannick Nézet-Séguin (direction musicale) / version de concert. A l'affiche du Théâtre des Champs-Élysées le 17 février 2020, puis à Dortmund et Rotterdam les 20 et 23 février 2020. Photo : Yannick Nézet-Séguin © hans-van-der-woerd

64è GSTAAD MENUHIN FESTIVAL : 17 juil – 6 sept 2020. LOCATION OUVERTE

GSTAAD MENUHIN Festival & Academy 2020 (64è) : WIEN / VIENNE 17 juil – 6 septembre 2020. Réservez dès à présent pour l'été 2020 : le Gstaad Menuhin ouvre sa programmation à la location (tous les concerts sont désormais ouverts à la réservation). Le premier festival de musique classique en Suisse célèbre **VIENNE et la musique viennoise. Après PARIS à**



l'été 2019, VIENNE est la nouvelle capitale culturelle et surtout musicale, fêtée par le GSTAAD MENUHIN FESTIVAL à partir du 17 juillet 2020. Là encore, la réussite de l'événement le plus captivant parmi les événements suisses de l'été, vient de cette très étroite connivence entre la magie des lieux et écrins accueillants les concerts, et la qualité des programmes défendus par les interprètes invités. La ligne artistique associe exigence, raffinement, élégance... normal

puisque nous sommes ainsi sollicités pour une immersion viennoise. Les programmes inédits, la complicité artistique, l'ouverture et la rencontre sont aussi au rendez-vous. La crème des artistes (jeunes talents à suivre, professionnels déjà adulés) et des programmes prometteurs s'affichent ainsi à GSTAAD : **Jonas Kaufmann, Yuja Wang, Isabelle Faust**, le clarinettiste né à Vienne, **Andreas Ottensamer** à qui est confiée une résidence prometteuse, **Elsa Dreisig, Patricia Kopatchinskaja, Seong-Jin Cho, Jan Lisiecki, Daniel Lozakovich, Edgar Moreau...** et tant d'autres ([lire ici nos temps forts immanquables pour cet été 2020](#)).



GSTAAD 2020 célèbre Beethoven et l'élégance viennoise



Les sommets alpins dans le Saanenland célèbrent la magie des faiseurs de Valses ; le classicisme souverain incarné par la triade divine : Haydn, Mozart, Beethoven ; le romantisme et l'avant garde : Bruckner, Mahler, Schönberg... Directeur artistique et intendant du Festival, **Christoph Müller** propose de célébrer ce qui fait toujours la magie de Vienne : « tout l'éventail de son fantastique patrimoine, des bijoux italiens chers à la cour impériale de l'époque baroque jusqu'aux pages les plus modernes et grinçantes, caractéristiques de l'inimitable «Schmäh» – l'humour viennois –, en passant par les grands maîtres, Beethoven en tête, littéralement incontournable en cette année de 250^e anniversaire, avec plus de vingt concerts tout ou partie dédiés. ». En ouverture du

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL, la Missa Solemnis de Beethoven, les 17 puis 18 juillet 2020 : dans l'église de Saanen, une superbe entrée en matière et un must absolu !

Dans les faits, sont annoncés pour ce [64è Festival estival à Gstaad](#), **65 concerts du 17 juillet au 6 septembre 2020**, propices à célébrer l'élégance viennoise.

RÉSERVEZ

BILLETTERIE OUVERTE

**réservez vos places dès à présent : tous les concerts sont
ouverts à la réservation**

WIEN

17 JUILLET – 6 SEPTEMBRE 2020



Jonas Kaufmann



Yuja Wang



Philippe Jaroussky



64ème GSTAAD MENUHIN Festival

[Commandez le flyer par la poste](#)

GSTAAD
MENUHIN
FESTIVAL
& ACADEMY

PROGRAMME & LOCATION

FESTIVAL

MÉDIAS

SPONSORS & PARTENAIRES

AMIS DU FESTIVAL

Le Festival

Contact

Organisation

Lieux des concerts

Gstaad World Premieres

Menuhin's Heritage Artists

HISTOIRE DU GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY

GSTAAD MON AMOUR

Yehudi Menuhin et sa famille arrivent à Gstaad en 1957 déjà. Il fonde la même année le Gstaad Menuhin Festival & Academy. La force originelle de la nature et des montagnes le fascine et l'inspire. Mais le décor alpin grandiose du Saanenland n'est pas seul à l'impressionner: il est sensible aussi à la richesse de ce terrain de rencontre entre la sensibilité latine de la Suisse romande et la culture germanique, à la proximité du sud et de «l'italianità». Comme Gstaad et ses environs offrent un cadre idéal pour une éducation internationale de ses enfants (l'Institut «Le Rosey» et l'International Kennedy School sont des institutions mondialement réputées), Menuhin et sa famille s'y installent. Lors de ses promenades en montagne avec ses enfants, le citadin découvre un univers insoupçonné: celui d'une population autochtone dont la vie gravite autour de la nature et dont le folklore et la musique marqueront à leur manière son inspiration.

TOUTES LES INFOS SUR LE SITE :

www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr



**CD événement, annonce.
VÍKINGUR ÓLAFSSON : Rameau /
Debussy (1 cd DG Deutsche
Grammophon). CLIC de
CLASSIQUENEWS – mars 2020.
Parution annoncée le 27 mars
2020.**

CD événement, annonce. VÍKINGUR ÓLAFSSON : Rameau / Debussy (1 cd DG Deutsche Grammophon). Dans son déjà 3^e album chez DG Deutsche Grammophon, l'islandais virtuose Vikingur Ólafsson souligne la parenté filigranée entre Rameau et Debussy, une fraternité musicale voire un lien d'interchangeabilité... Leur « entente » magique était avérée : Debussy à la suite de Saint-

Saëns ou Fétis (au XIX^e) trouvant chez le Baroque, cet esprit français intact et pur, bienvenu dans le contexte franco français et antiallemand au début du XX^e. Rameau et ses suaves arabesques, aussi décoratives qu'intellectuelles comblait le



goût alors le si difficile Monsieur croche alias Debussy. Comme le visuel l'indique, Olafsson joue Debussy comme s'il en peignait l'art des harmonies diffuses, colorées, entrelacées. La couleur règne, suggestive, aux ouvertures et souffle atmosphérique (il n'est pas contemporain des dernières explorations impressionnistes... celle du Monet des Nymphéas pour rien) : Jardin sous la pluie, Des pas sur la neige, jusqu'à Ondine (Préludes, Livre II).

Vikingur Olafsson : 3ème album chez DG

Rameau en futuriste, Debussy néobaroque...

« Je veux montrer Rameau comme un futuriste et souligner les racines profondes de Debussy dans le baroque français – et dans la musique de Rameau en particulier. L'idée est que l'auditeur oublie presque qui est qui, en écoutant l'album », précise le pianiste. L'interprète inspiré de Philip Glass et de JS Bach, renoue ici avec cette clarté incisive des grilles contrapuntique dont il déduit des séquences motoriques impressionnantes, au profit d'un Rameau soudainement électrisé de l'intérieur ; d'une mécanique aussi huilée qu'impeccablement millimétrée, Olafsson renforce l'énergie dansante des danses chez Rameau, son génie de la pulsion... qui passe aussi chez le Debussy des Children's corner (Sérénade for the Doll, The snow is dancing)... Mais tout prépare au

panthéon poétique, magnifiquement sculpté des pièces du 4^e Concert avec L'indiscrette et La Rameau (autobiographie dont Olafsson restitue l'humour et l'autodérision).



Compléments à grande valeur onirique aussi, la pièce de son cru d'après Rameau « Arts and Hours » (dont l'immatérialité évanescence saisit, un rêve musical énoncé avec une pudeur énigmatique ; enfin, extrait des Images du Livre I, le très opportun « Hommage à Rameau ». Intelligent, pertinent sur le plan des enchaînements, magicien et volubile dans son jeu, Vikingur Olafsson célèbre la pensée musicale de deux immenses génies de la forme ; le pianiste islandais confirme sa digitalité experte dans ce 3^e cd DG très réussi. Pleine critique à venir fin mars, lors de la parution annoncée du cd Debussy / Rameau par **Vikingur Olafsson**, piano (1 cd DG **Deutsche Grammophon**).

CD événement, annonce. VÍKINGUR ÓLAFSSON : Rameau / Debussy (1 cd DG Deutsche Grammophon). CLIC de CLASSIQUENEWS – mars 2020. Parution annoncée le 27 mars 2020.

VOIR

Víkingur Ólafsson – Glass: Étude No. 5

JS BACH

Bach: Organ Sonata No. 4, BWV 528: II. Andante [Adagio]
(Transcr. Stradal) / vidéo clip

JS BACH

Pianist Víkingur Ólafsson performs J.S. Bach's « Prelude & Fugue » in C minor, BWV 847 live from Harpa, Reykjavík

LIRE aussi : les critiques cd Vikingur OLAFSSON sur CLASSIQUENEWS :



CD, événement. JS BACH : Vikingur Ólafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018). Depuis un an, l'écurie DG Deutsche Grammophon élargit la palette de ses talents, en accueillant le pianiste islandais Víkingur Ólafsson dont le précédent programme, premier et

convaincant, était dédié à Philip Glass. L'interprète poursuit un parcours sans faute dans ce nouvel album, dédié à JS BACH dont il sélectionne Préludes et Fugues, originelles et transcriptions, certaines signées de sa main (air de la cantate « Widerstehe doch der Sünde »)... Fragments très bien choisis du Clavier bien tempéré, mais aussi Sinfonia (au contrepoint redoutable), ... transcriptions historiques aussi signées Busoni, Rachmaninov, Ziloti... chaque séquence ainsi enchaînée, compose un tableau global d'une indéniable cohérence ; Olafsson précisant le génie multiforme d'un Bach, maître du développement aussi intense, expressif, caractérisé que court. C'est un « maître de l'histoire courte ». Ou du court métrage pourrions nous dire plus justement. Quelques exemples d'un parcours qui se fait voyage et traversée enchantés ? [Lire notre critique intégrale du cd JS BACH par Vikingur Olafsson](#)

CD, compte rendu critique. PHILIP GLASS : Pianos works, oeuvres pour piano. Vikingur Ólafson, piano (1 cd Deutsche Grammophon). Le feu dans le GLASS... Quasiment 1h20 de bonheur musical, en un temps recomposé, dans ce flux qui se joue des rythmes et des ruptures harmoniques propre à créer cette temporalité hypnotique dont Glass sait nous régaler

depuis près de 50 ans... L'islandais Vikingur Olafsson a sélectionné un cycle d'Études, extraites des deux Recueils édités et validés par le compositeur au minimaliste richement suggestif. Pour les 80 ans de Philip Glass, le pianiste Olafsson, diplômé de la Juilliard School de New York, véritable icône de la modernité en Islande, créateur de bon nombre de nouvelles œuvres, fondateur de son propre label aussi, nous régale dans cette succession de climats aux teintes subliminales, dans un toucher précis et clair,



miraculeusement sobre, qui nuance décisive, fait toute la part à l'atténuation et la poésie sonore. C'est que le trentenaire (32 ans en 2017) a travaillé avec Glass. Une sorte d'adoubement officiel a été proclamé, soulignant la justesse artistique qui sans cela, s'impose d'elle même, à travers ces 13 sections, dont le début et la fin sont repris de « Opening » extraits de Glassworks (1981) et retravaillé dans ce reprise final par Christian Badzura. [Lire notre critique complète du récital PHILIP GLASS par VIKINGUR OLAFSSON](#)

**LIVRE événement, critique.
GUENNADI ROJDESTVENSKY : Les
Bémols de Staline par Bruno
Monsaingeon. Conversations
avec Guennadi Rojdestvensky
(Editions Fayard, février
2020)**



LIVRE événement, critique. GUENNADI ROJDESTVENSKY : Les Bémols de Staline par Bruno Monsaingeon. Conversations avec Guennadi Rojdestvensky (Editions Fayard, février 2020) – Guennadi Rojdestvensky (né en 1931) appartient à la colonie des grands maestros russes, succédant par un coup du sort au légendaire Svetlanov ; il devient une figure majeure de la direction musicale sous l'ère Staline, et après, lequel est d'ailleurs évoqué (rapidement) assistant fugitivement à quelques représentations au

Bolchoï sans avoir fait savoir vraiment si le guide du peuple était dans la salle... A travers ses « Conversations » (dont le propos nous mène jusqu'à la fin de la carrière du chef et sa disparition en 2018), l'auteur délivre un portrait incisif de Rojdestvensky, lequel se raconte et tisse au fil des pages une autobiographie qui témoigne de l'organisation de la musique en URSS... c'est un être musical jusqu'au bout des doigts, dans sa chair, dont la passion de la musique et le respect des partitions lui ont été transmis par son père (bon pianiste et chef) et par sa mère (traductrice et chanteuse) qui décida qu'il serait musicien. Rojdestvensky eut la chance de pouvoir jouer en Europe quand on pensait que les artistes russes devaient demeurer à l'intérieur des frontières soviétiques.

Le chef est connu pour son absence de compromis sauf quand il devait diriger des ballets et faire quelques concessions avec les danseurs qui de toute façon, quel que soit le chef, jugent que soit « il joue trop lentement, trop rapidement ».

Les épisodes de la vie, les choix de répertoires (dont surtout Prokofiev dont le dernier chapitre constitue une déclaration d'amour), les personnalités croisées tout au long d'une vie exceptionnellement riche sont évoqués ici, où la politique aussi réserve ses coups de théâtre, souvent aux confins du ridicule et du fantasque (cf sa nomination comme chef du Royal Philharmonique de Suède, finalement acceptée par les autorités soviétiques)... dévoilant les coulisses et les

facettes méconnues d'un maestro exceptionnellement impliqué, qui comparé aux Gergiev et Jansons récents, avait cet idéal de clarté et de précision, une éloquence du discours musical, dépourvu de tout artifice, croisé avec la conscience de l'histoire... soit un son qui a probablement disparu aujourd'hui.

C'est surtout l'interprète spécialiste des **symphonies de Chostakovitch** qui dévoile son travail avec le compositeur russe, un être marquant et avenant même par sa délicatesse aimable. Rojdestvinsky explicite ce qui faisait de Chosta un génie dont l'ouïe était phénoménale, y compris dans les tutti, capable de distinguer les accords de la harpe ou du cor. S'il n'a pas travaillé avec Prokofiev, Rojdestvinsky demeure l'interprète le plus passionnant pour Chostakovitch. Ailleurs on se délecte des souvenirs précisément vécus entre Chostakovitch et Stravinsky dont les propos sur l'un et l'autre sont rapportés ; comme l'évocation des œuvres de Schnittke, qui se prêtent spécifiquement à une orchestration et à l'orchestre, Rojdestvinsky réalisant plusieurs transcriptions validées par le compositeur, demeure passionnante... La valeur du témoignage direct par l'intéressé, comme les propos recueillis de conversations privilégiées, dépasse la simple évocation biographique. Le texte permet de vivre de l'intérieur l'odyssée fantastique d'un musicien de premier plan. Lecture incontournable.



LIVRE événement. GUENNADI ROJDESTVENSKY : Les Bémols de Staline par Bruno Monsaingeon. Conversations avec Guennadi Rojdestvensky (Editions Fayard, février 2020). EN LIRE plus sur le site de Fayard

<https://www.fayard.fr/musique/les-bemols-de-staline-9782213716817>

PARUTION : 26 février 2020

348 pages – FORMAT : 135 x 215 mm – Prix indicatif : 24 €

EAN : 9782213716817 – CODE HACHETTE : 3707842

PRIX NUMÉRIQUE : 16.99 € – EAN NUMÉRIQUE : 9782213718552

VIDEO

Pour se faire une idée de la direction du maestro russe Guennadi Rojdestvensky, **ÉCOUTER / VOIR** ci après : 7^e Symphonie de Prokofiev (opus 131), Orch symphonique de la Radio de Moscou, 1966; un témoignage unique sur le son remarquable qu'il savait façonner et obtenir des musiciens, un son fait de tension, de crépitements, d'une incandescence supérieure...

I. Moderato

II. Allegretto

III. Andante espressivo

IV. Vivace

Durée : 31 mn

COMPTE-RENDU, critique danse. PARIS, Bastille, le 12 février 2020. BALANCHINE. Sérénade, Concerto Barroco, Les 4 Tempéraments

COMPTE-RENDU, critique danse. PARIS,
Bastille, le 12 février 2020. BALANCHINE.

Trois oeuvres de danse élégante, graphique, propre à la première période américaine de Balanchine le géorgien précisent aux parisiens l'art du chorégraphe, hanté par l'idéal classique fait d'ordre, de clarté, d'épure. Balanchine est passé par le décorum des ballets impériaux à Saint-Petersbourg ; le goût de la création en passant aussi les Ballets Russes à Paris ; autant d'éléments d'un art désormais personnel et éclectique que le New York



City Ballet conserve avec une passion jalouse. Dans **Sérénade** (1934), la chorégraphie la plus riche et la plus fluide de notre point de vue, Balanchine célèbre la pulsion et l'élégance de son maître Tchaïkovski, acclimatée à la détente des corps new yorkais qu'il découvre l'année précédente lors de son installation aux USA dès 1933 ; sans omettre le souvenir d'un romantisme épuré, quasi athlétique dans l'esprit des Sylphides de son autre maître Fokine... On y goûte la ligne épurée, le caractère nocturne, lunaire dont le sujet reste l'élégance de la danse. Le corps de ballet se montre aérien, fluide, comme libéré dans ce format pourtant très très écrit.

Concerto Barocco (1941) sur la musique de Bach, reconstruit un édifice baroque où les danseurs sont les piliers d'une architecture mouvante. Mais on sent les danseurs un rien tendus dans la synchronisation des ensembles.

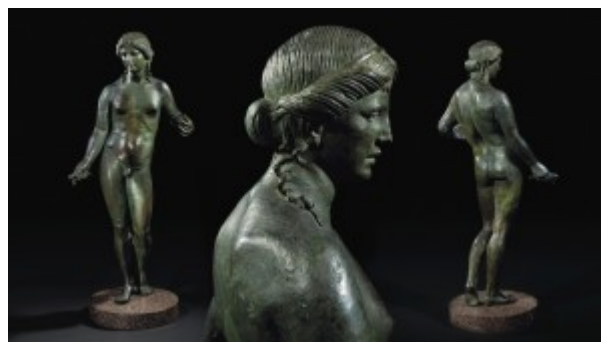
Les Quatre Tempéraments (1946) édifient quant à un contrepoint visuel dialoguant avec les 4 variations de Paul Hindemith. La danse exprime les humeurs de l'homme en une vaste variation cyclique très rigoureusement dessinée elle aussi, dont les contours évoquent évidemment l'activité et les buildings de New York, nouvelle cité dans le cœur de Balanchine. Tout s'écoule dans une nonchalance millimétrée où triomphent essentiellement l'équilibre et la pureté des lignes corporelles. De sorte que la sophistication parfois envahissante chez Balanchine est écartée grâce à l'emprise d'un naturel qui respire. Une sorte d'évocation d'un paradis dansant. Incontournable.

fév au 1er mars 2020 – Paris, Opéra Bastille. Sérénade (Tchaïkovski), Concerto Barroco (JS Bach : Concerto pour 2 violons BWV 1043), Les Quatre tempéraments (Hindemith : thème et 4 variations) – Etoiles et Corps de Ballet de l'Opéra de Paris.

<https://www.operadeparis.fr/saison-19-20/ballet/george-balanchine>

L'Apollon citharède du Louvre

SCULPTURE. Le Louvre appelle aux dons pour L'Apollon Citharède de Pompéi (jusqu'au 28 février 2020). Les statues antiques en bronze sont exceptionnelles sur le marché. Beaucoup ont été fondues. Le Louvre organise un



appel aux dons (opération « tous mécènes ») pour acheter une remarquable statue à la cire perdue d'un **Apollon Citharède**, c'est à dire à la cithare (ou à la lyre), soit la figure musicienne du dieu solaire par excellence. En un déhanché très féminin et un style qui rappelle Praxitèle, la statue assez grande : 68 cm de hauteur, datée II et Ier siècles avant JC (fin du style hellénistique), a été retrouvée à Pompei au début du XXè. La silhouette est androgyne, la musculature molle et ronde ; le visage et sa coiffure à la raie centrale, plus féminins que virils. Depuis sa découverte, le bronze antique est demeurée dans des collections privées.

Apollon citharède dit aussi musagète (ballet néo classique par Stravinsky) apparaît comme dieu des arts (et des muses). C'est sous cet aspect qu'il est placé au sommet du toit de l'Opéra

Garnier : Apollon brandit en levant les bras sa lyre toute d'or. Sur l'Olympe, Apollon enchante le séjour des dieux en les abreuvant de musique, chant, danse : l'équation qui constitue l'opéra. A l'origine, bergers et bouviers chantent et dansent, célébrant le culte d'Apollon, dieu protecteur des troupeaux. Maître du spectacle et de l'illusion, Apollon maîtrise enfin l'art divinatoire et l'oracle. Son temple à Delphes honore celui qui manifeste les ordres de Zeus

Objectif : collecter 800 000 euros d'ici le 28 février 2020. Prix de vente : 6,7 millions d'euros. Le musée du Louvre via la Société des Amis du Louvre a déjà recueilli 3,5 millions d'euros.

PLUS D'INFOS sur [le site des Amis du Louvre / Apollon citarède](#)

CD, coffret. BEETHOVEN, BELCEA QUARTET : the complete string quartets / Intégrale des quatuors à cordes (8 cd Alpha)

**CD, coffret. BEETHOVEN, BELCEA
QUARTET : the complete string
quartets / Intégrale des
quatuors à cordes (8 cd Alpha).**

Alors que le coffret événement
le seul consistant et complet
célébrant l'année Beethoven
2020, édité par Deutsche
Grammophon, sélectionne les
remarquables Emerson, Takács,
Hagen, pour les Quatuors à
cordes de Ludwig, Alpha réédite



les non moins passionnants instrumentistes du Quatuor Belcea dont voici l'intégrale en 8 cd. Depuis leurs débuts (Londres, 1994), Beethoven inspire et structure la complicité des Belcea. C'est ce qui ressort de leur première intégrale en 2011 / 2012, jouée en concert, à la fois premier accomplissement et aussi révélation d'une passion partagée par les 4 instrumentistes. La voici cette révolution du langage musical réalisé par Ludwig sur 30 années, en 16 Quatuors. Où même les silences sont métamorphosés par le surcroît de sens exprimé dans la musique. L'acuité des nuances, le souffle, la respiration, la hauteur de vue qui éclaire chaque Quatuor comme pris de dessus, révélant son architecture formelle et son flux intérieur, surprennent, saisissent, convainquent. La maîtrise et l'écoute, évidentes, sont souples ; ni sécheresse, ni dureté, mais un chant continu qui respire et s'exalte. Dans la profondeur, l'intensité, la gravité aussi. Les musiciens chauffent la matière sonore tels les forgerons d'une lave matricielle dont la vibration lumineuse ouvre au delà du XIXè, vers Ligeti et les sérialistes. Nous voici confrontés puis immergés dans le chaudron de la modernité la plus pure. Le cadre formel se dissout, atteint un degré de conscience exacerbée, et nous parle d'avenir. La puissance et la finesse s'accordent pour exprimer ce jaillissement continu de l'expérimentation.